

Georg Lukács



*Le III^{ème} congrès de
l'Internationale
Communiste.*

1921

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Le 3^{ème} congrès de l'Internationale Communiste s'est tenu à Moscou du 22 juin au 12 juillet 1921, un an après le 2^{ème} (17 Juillet au 7 Août 1920).

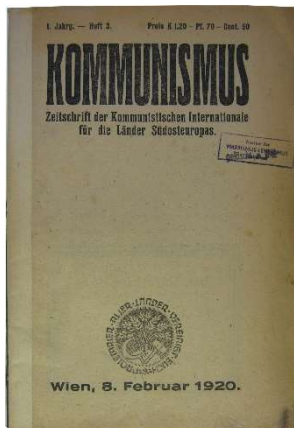


Georg Lukács (1885-1971)

A handwritten signature of Georg Lukács in cursive script. The signature is written in dark ink on a light-colored background. The name is written as 'Georg Lukács'.

Nous proposons sous ce titre la traduction de deux essais de Georg Lukács :

Vor dem dritten Kongress (1921).



Il occupe les pages 72 à 86 du recueil *Organisation und Illusion, Politische Aufsätze III* [Organisation et Illusion, Essais politiques III.] (Darmstadt & Neuwied, Sammlung Luchterhand, 1977). Il a été publié à l'origine dans *Kommunismus*, II^{ème} année, 15 mai 1921, cahier 17/18, pp. 583-592.

Diskussionsbeitrag in der Sitzung am 2. Juli 1921.

Il occupe les pages 44 à 49 de ce même recueil. Il a été publié à l'origine dans le *Protokoll des III. Kongresses*, 13^{ème} session, 2 juillet 1921, *Bibliothek der Kommunistischen Internationale*, vol. 23, Moscou, pp. 591-594

Toutes les notes sont du traducteur.

À la veille du III^{ème} congrès.

Le deuxième congrès mondial de la III^{ème} Internationale s'est ouvert au moment de l'offensive victorieuse des armées rouges dans le cœur de la contre-révolution en Europe Centrale. Le 3^{ème} congrès va probablement se tenir alors que nous sommes encore sous le choc de la défaite de l'action de Mars ¹ en Allemagne. Ce n'est néanmoins pas une exagération de dire qu'il se tient à un stade de la révolution mondiale beaucoup plus avancé et justifiant une plus grande assurance que ses prédécesseurs.

Nous ne pouvons pas ici – pas même sous forme allusive – esquisser un tableau de la situation mondiale évoluant favorablement à la révolution. Nous devons nous limiter à mettre en avant ces éléments *dont découlent les tâches et problèmes du 3^{ème} congrès*. Et c'est là que se trouve, en premier lieu, la différenciation croissante du mouvement ouvrier. Personne ne devrait jamais être dubitatif du fait que la révolutionnarisation du prolétariat n'est pas un gonflement mécanique des partis communistes, petits à leur début, n'est pas une promenade des masses ouvrières de la droite vers la gauche, mais est au contraire, obligatoirement, une crise idéologique difficile, riche en ébranlements. Avant le 2^{ème} congrès,

¹ L'« Action de mars » est, rappelons-le, une tentative de grève générale insurrectionnelle menée en mars 1921 par le Parti communiste Unifié d'Allemagne (VKPD, issu de la fusion du KPD avec la gauche de l'USPD) et le Parti Communiste Ouvrier d'Allemagne (KAPD, scission « conseilliste » du KPD en 1920). Ce mouvement a été initié par la direction du Komintern (Zinoviev, Boukharine, Radek), qui a envoyé sur place plusieurs émissaires, dont Béla Kun, sans doute à l'insu de Lénine qui aurait désapprouvé cette « tactique imbécile et gauchiste ». cf. en Annexe : *Enseignements de l'action de Mars*, dans la Thèse sur la tactique du 3^{ème} congrès.

cette crise a pris sa forme la plus dangereuse : le rapprochement apparent du centre, de la forme d'organisation peu claire, de l'hésitation et de la trahison à l'égard de Moscou. Moscou était à la mode. Il y avait le danger d'une croissance – numériquement très forte – des organisations révolutionnaires, avec un affadissement total de leur énergie révolutionnaire. Ce danger, le 2^{ème} congrès l'a écarté par les conditions d'admission. Il a contraint les centristes à annoncer la couleur – et a dynamité ainsi le fort mouvement naissant. Il n'y a pas seulement le parti le plus puissant de ce groupe, l'USPD, qui aujourd'hui est en ruine. *La nécessité du centre de s'organiser en Internationale propre² est le commencement de son naufrage.* Car derrière la poussée des centristes pour entrer dans la III^{ème} Internationale, il y avait le désir de se débarrasser de la « concurrence déloyale » en radicalisme des communistes qui sans ménagement dévoile l'écart entre leurs belles paroles révolutionnaires et leurs actes opportunistes. Même si ce processus de décomposition du centre peut se dérouler plus lentement que ce que beaucoup ont prévu, il progresse sans cesse. D'autant plus que les progrès rapides de la crise économique mondiale contraignent à l'aveu toutes les couches dirigeantes opportunistes, plus tôt qu'on ne s'y attendait. L'action de mars du VKPD prépare radicalement la fin de l'hésitation de l'USPD et de sa diplomatie révolutionnaire. Et la grève des mineurs en Angleterre n'a pas produit de résultat moindre que l'effondrement total de la « triple entente », l'ébranlement inattendu vaste et profond de la bureaucratie des trade-

² Communauté de travail des partis socialistes constituée à Vienne en février 1921, dite « Internationale 2½ ».

unions dans le prolétariat britannique : les conditions pour la constitution d'un parti communiste véritablement capable d'agir. On peut le dire sans exagération : l'effondrement de cette citadelle de la contrerévolution qu'est l'Europe occidentale est plus important que ce qu'aurait été l'effondrement de la citadelle d'Europe centrale, au cas où Varsovie serait tombée.

I.

La tâche principale du 2^{ème} congrès, à savoir empêcher l'intrusion du menchevisme dans les organisations communistes, édifier des partis communistes de masse sans devoir conclure de compromis avec les dirigeants opportunistes, a ainsi réussi. Se préserver du menchevisme interne ne peut cependant pas se réaliser exclusivement par une défense mécanique. C'est aussi un *danger interne* au communisme en expansion. La poursuite du développement du processus révolutionnaire signifie en effet une fluctuation incessante des masses ouvrières (et des couches dirigeantes) de la percée révolutionnaire résolue à la temporisation, l'hésitation, la volonté de retour en arrière, et inversement, où cependant, dans le dernier cas, le rapport entre les masses et des couches dirigeantes a coutume de s'inverser. Le menchevisme, la négation de ce qu'il y a une situation révolutionnaire et de la nécessité qui en résulte d'une action révolutionnaire, sont aussi des problèmes internes à chaque parti communiste. Et c'est même un problème qui ne peut jamais être réglé une fois pour toutes, mais qui au contraire resurgit à nouveau à chaque phase de la révolution, à chaque situation qui contraint le parti à une modification organisationnelle ou tactique, qui produit

même, seulement et simplement, la nécessité de franchir le pas des belles paroles aux actes. La croissance des partis communistes au cours de la révolution ne peut être ni une accumulation mécanique, ni une croissance organique. Elle consiste plutôt à comprendre au plan organisationnel cette dislocation dans la situation économique et l'idéologie des plus vastes masses, qu'entraînent les temps de crise ; à comprendre ces fluctuations ; à rejeter ces couches dirigeantes qui dérivent vers la droite (et éventuellement les masses égarées qui les suivent) ; à comprendre les couches ouvrières qui sont poussées sur la voie de l'action révolutionnaire honnête.

Mais cela n'épuise pas la tâche du congrès sur cette question. En un certain sens, on peut même affirmer à bon droit que les conditions d'admission (en rapport avec les autres directives du 2^{ème} congrès) contiennent véritablement en germe l'ensemble des conditions préalables de l'action révolutionnaire ; que leur application consciencieuse suffit à construire des partis communistes capables d'agir. Mais il fait cependant partie des enseignements les plus importants de l'action de mars *qu'il est impossible de réaliser des formes d'organisation révolutionnaires par la voie du simple travail d'organisation*. Afin que cela soit bien compris par le prolétariat lui-même, non seulement théoriquement, mais aussi qu'il se l'approprie corps et âme, il est nécessaire que cela soit éprouvé dans des actions révolutionnaires. Ou bien – ce qui sera le cas la plupart du temps – il est nécessaire que son imperfection se révèle à l'occasion d'une action, que les ouvriers, par une leçon pratique, soient convaincus de son caractère indispensable. C'est ce qui est arrivé dans une très large mesure avec l'action de

mars ; l'effondrement du parti yougoslave avec le commencement de la terreur blanche était en déjà le prélude, mais l'action de mars a cependant été la leçon pratique la plus grandiose à l'échelle européenne. C'est de là que découle la tâche la plus importante du 3^{ème} congrès. L'Internationale communiste, dont la tâche est d'impulser le processus de croissance des partis communiste, et *ainsi* de la révolution ne doit pas être un spectateur fataliste et tout abandonner aux leçons de l'histoire. De même que le 2^{ème} congrès avait à maints égards – spécialement sur la question de la relation externe aux mencheviks de diverses obédiences – fait des enseignements de la dictature du prolétariat en Hongrie le bien commun du prolétariat mondial, il faut que le 3^{ème} congrès tire toutes les conséquences des enseignements de l'action de mars, du problème du menchevisme interne, et les exploite aux plans théorique, tactique, et organisationnel.

II.

Comme le menchevisme interne se voit principalement lors du passage du parti de la propagande à l'action, comme sa nature se révèle rarement clairement à l'occasion des pures questions d'organisation (au contraire du menchevisme externe qui est prêt à admettre du bout des lèvres la politique de la III^{ème} Internationale, mais pas à exécuter son exigence organisationnelle, le menchevisme interne évite toute reconnaissance du bout des lèvres de l'organisation communiste, mais va saboter sa transposition dans les faits), il en découle pour le 3^{ème} congrès la tâche d'éclaircir la question de savoir *ce que signifie agir du point de vue tactique et organisationnel*.

De ce point de vue, il règne justement – et à vrai dire tant à droite qu'à gauche – la confusion la plus perverse et le principe mécaniste de pensée le plus dangereux. Déjà la façon dont est traité la question de la conquête du pouvoir est pour cela un signe distinctif clair. D'un côté, la couche dirigeante du KAPD refuse comme « opportuniste » toute action qui pourrait mettre en mouvement les larges masses ouvrières, rassemblées pour leurs intérêts directs, parce que l'action ne vise pas le but « ultime », la conquête du pouvoir. De l'autre côté, l'aile droite des communistes rejette également toute action sous le prétexte que les conditions pour la prise du pouvoir ne seraient pas encore « mûres », que la révolution ne serait qu'au « stade préparatoire ». Ces conceptions sont pareillement anhistoriques en ce qui concerne l'appréciation de la situation instantanée. Elles se distinguent de la conception anhistorique menchevique ordinaire, en négligeant l'impérialisme, la guerre mondiale et la révolution mondiale, croit toujours et encore en être à l'ancienne phase de la lutte des classes, simplement en ce que, si elle reconnaît *l'époque actuelle de la révolution mondiale* comme différente de l'époque antérieure, elles sont tout autant incapables, *au sein* de cette époque, d'appréhender les différentes phases dans leur nouveauté, leur spécificité qualitative, et donc historiquement, de même que le menchevisme est incapable de comprendre l'actualité dans son ensemble. Ce mode de pensée mécaniste anhistorique se voit le plus nettement en ce que les deux tendances isolent les actions, c'est-à-dire ne les considèrent que dans leurs relations à leurs conséquences politiques immédiates (conquête du pouvoir d'État ou terreur blanche) et à leurs présuppositions organisa-

tionnelles techniques ; ils ignorent cependant l'élément le plus important dans les actions, leur état de préparation dans la *conscience de classe du prolétariat* et leur répercussion sur elle. À droite, on attend avec fatalisme une floraison « naturelle » de cette conscience de classe, et le jour de l'action est repoussé jusqu'à ce que ces conditions subjectives préalables à la victoire se soient développées parallèlement aux conditions objectives jusqu'à une plénitude parfaite. À gauche, on suppose – également de manière fataliste mécaniste – cette conscience de classe, cette maturité subjective du prolétariat pour la révolution, comme déjà existantes. C'est ainsi que l'action devient, pour une part une belle parole creuse, pour une part un fétiche révolutionnaire. Par là se trouve bouchée toute voie vers une considération véritablement historique : *quelle mesure tactique dans de telles conditions historiques pourrait, comme action, être valable ?*

La limite entre propagande et action (de même qu'entre action offensive et défensive) est en effet fluctuante. Lorsque des tracts sont distribués à Budapest pendant la terreur blanche, c'est indubitablement une action, tandis que cela – dirions-nous – à Paris peut tout au plus être évalué comme une préparation de l'action par la propagande. D'un autre côté, la propagande intense de révélations des communistes anglais pendant la grève des mineurs, l'exclusion de Williams³ etc. (pour autant que

³ Robert Williams (1881-1936) syndicaliste de gauche, et un des fondateurs du Parti communiste. Il en fut exclu en 1921, en raison de son attitude conciliatrice lors du « Vendredi Noir » où la trahison des leaders syndicaux amena l'échec de la grève des mineurs qui protestaient contre des baisses de salaire.

l'on puisse juger cela de loin) ont le caractère d'une action alors qu'une attitude identique du VKPD lors d'un mouvement de masse analogue n'est resté qu'un comportement passif. La situation générale de la lutte de classes, la puissance réciproque des forces révolutionnaires et contrerévolutionnaires, la relation du Parti Communiste et de la masse prolétarienne sont donc les aspects qui déterminent quel comportement du parti, en tant qu'activité, doit être conçu comme préparation ou même comme simple attente.

Les conditions d'admission du 2^{ème} congrès ont donc été en même temps une protection, aussi bien contre le menchevisme de l'extérieur que contre celui de l'intérieur. De cette intention qu'elles expriment s'ensuit nécessairement qu'elles doivent se faire sentir sur des questions d'organisation. Les opportunistes, qui pensent mécaniquement, ont avec un instinct sûr, pris position contre la forme organisationnelle. Car dans l'organisation, comme forme qui mène de la conviction économique et politique à l'action, réside la seule garantie que dans les faits, on agisse au sens révolutionnaire, que par l'admission à la III^{ème} Internationale naissent des partis effectivement communistes. Cette admission elle-même est cependant aussi *un processus révolutionnaire*. Les crises que tout le mouvement ouvrier a dû vivre entre les deux congrès, de Halle, Tours et Livourne ⁴ jusqu'au cas Levi au VKPD, l'insidieuse crise Šmeral ⁵ en

⁴ Halle : Congrès de l'USPD, 12-17 octobre 1920, scission du parti. La gauche majoritaire fusionnera avec le KPD (création du VKPD). Tours Congrès du Parti Socialiste Français, 25-30 décembre 1920. La majorité crée le PCF. Livourne Congrès du Parti Socialiste Italien : 15-21 janvier 1921. Départ de la minorité communistes qui crée le PCI.

⁵ Bohumír Šmeral (1880-1941)

Tchécoslovaquie, montrent nettement que les conditions d'admission ne peuvent pas être remplies par leur simple acceptation ; qu'elles ne peuvent – en tant que vraies formes d'organisation du prolétariat en lutte – devenir le véritable bien commun de l'avant-garde prolétarienne que par des combats, que par des enseignements et des expériences.

Les crises ont commencé avec les scissions des partis centristes. Les opportunistes ont très bien prévu ce qui les attendait, et ont saboté par tous les moyens le processus qui devait exécuter leur condamnation à mort – par exemple par l'accélération du congrès de l'USPD. Ils ont cherché à empêcher que le prolétariat révolutionnaire comprenne l'importance de ces conditions. En vain. La scission s'est réalisée partout, des masses importantes du prolétariat ont afflué – contre la volonté des dirigeants centristes – dans la III^{ème} Internationale. La solution de cette crise fut cependant le début d'une nouvelle : *la mise en œuvre interne des conditions d'admission*. Ce n'est pas un hasard si la crise allemande Levi a commencé par une crise Serrati.⁶ En défendant Serrati et le sabotage secret des conditions d'admission en Italie, Levi voulait proprement empêcher la mise en œuvre interne de l'admission dans le VKPD ; une intention qui s'est faite jour ouvertement dans les débats après l'action de mars.

⁶ Lors du XVII^{ème} congrès, à Livourne, du Parti Socialiste Italien, membre de la III^{ème} Internationale, se pose la question de l'exclusion des réformistes (8,5% des voix). Le centre « maximaliste », (57,2% des voix) dirigé par Giacinto Serrati (1872-1926), la refuse. Seule la gauche (34,3% des voix) constituera le Parti Communiste. Les « maximalistes » ne rejoindront le PCI qu'en 1924.

C'est ainsi que l'exécution des décisions du 2^{ème} congrès conduit aux tâches du 3^{ème} congrès. Le 2^{ème} congrès a défini l'orientation selon laquelle les partis communistes devaient s'organiser. *Ce processus a commencé* – mais nous ne pouvons en l'occurrence nourrir aucune illusion : nous nous trouvons au début, et en aucune façon à la fin de ce processus. La tâche du 3^{ème} congrès va être d'examiner cette croissance et cette consolidation dans l'esprit du communisme ; de liquider les crises par lesquelles cette croissance s'est manifestée ; trouver des lignes directrices qui peuvent former la base d'une poursuite saine de l'évolution. Cette tâche est en partie remplie par les conditions d'admission. En partie, la tâche du congrès consiste seulement à exercer un contrôle et un arbitrage communiste. Il faut prendre garde à ce que les ouvriers révolutionnaires, qui par suite du déroulement fluctuant du processus révolutionnaire ont été déviés de la ligne juste vers la droite ou vers la gauche (PSJ⁷ ou KAPD) trouvent, contre la volonté de leurs dirigeants, asile dans l'Internationale Communiste.

Il y a en l'occurrence un élément qui mérite tout particulièrement d'être souligné. Le développement du parti communiste, pour autant il présuppose l'existence d'une situation révolutionnaire objective globale, la crise du capitalisme, n'est en aucune façon simplement et automatiquement fonction de la décomposition de la société bourgeoise. Entre les progrès de la révolution et le développement du parti, il y a certes le rapport le plus étroit. Mais premièrement, ce rapport est une interaction,

⁷ Nous n'avons pas pu identifier la signification de ce sigle. On peut faire l'hypothèse d'une erreur typographique. « PSI » signifierait alors « Partito Socialista Italiano ». *cf.* note page précédente.

deuxièmement il ne signifie certainement pas un simple parallélisme mécanique. Que tout le problème du menchevisme (pour le prolétariat non-russe) soit devenu un problème si inattendu et lourd de conséquences repose très largement sur cette méconnaissance du rôle actif du parti dans la révolution ; sur la croyance *que l'existence d'une situation objectivement révolutionnaire doit nécessairement produire une maturation révolutionnaire subjective dans le prolétariat*. Les expériences de l'année dernière prouvent à l'inverse *que parallèlement à la crise économique de la bourgeoisie se déroule dans le prolétariat une crise idéologique profonde*, dont l'expression idéologique et organisationnelle est justement le menchevisme. Ce n'est pas seulement la bourgeoisie et les couches petites-bourgeoises qu'elle a prises jusqu'ici en remorque qui ne veulent pas se résigner sans combat à l'« inévitable ». Pour les larges masses du prolétariat aussi, il est apparemment très difficile de s'arracher à l'ancrage idéologique dans la société capitaliste. Le problème de l'« activité » des partis communistes et donc tout le problème de l'action ne peut être correctement apprécié que si l'on place cette crise idéologique du prolétariat au cœur de la réflexion. Toute conception anhistorique et mécaniste de la situation présente cependant de graves dangers. Justement parce que le développement de la révolution ne veut pas dire qu'elle se développe de manière linéaire, mais avant tout qu'on surmonte cette crise idéologique du prolétariat, il peut être formidablement accéléré par l'activité du parti, mais aussi être très freiné. La crise économique objectivement présente crée toute une série d'instantanés où peut-être un simple à-coup suffit à briser cette emprise

idéologique sur le prolétariat de préjugés bourgeois (ou petits-bourgeois révolutionnaires). Si le parti néglige une telle occasion – il l’a peut-être alors négligé pour très longtemps, et aucun « travail d’explication » ne peut en l’occurrence remplacer ce qui a été négligé (Putsch de Kapp, mouvement des métallurgistes en Italie,⁸ grève de décembre en Tchécoslovaquie etc.) Mais il serait erroné maintenant, à nouveau, de considérer ces occasions isolément et de focaliser la tâche du Parti sur l’attente de tels événements. Premièrement, toute cette évolution est en effet un processus et – par souci de brièveté – nous n’avons souligné que ses points saillants. À une moindre échelle, la vie quotidienne de la crise mondiale en offre, elle aussi, sauf qu’il s’agit en l’occurrence de masses populaires territorialement et quantitativement plus restreintes. Deuxièmement, un parti qui se positionne sur une attente purement passive va nécessairement rester incapable de comprendre et d’exploiter correctement les possibilités qui s’offrent réellement (la ligue Spartakus lors du putsch de Kapp). C’est pourquoi le parti communiste le plus faible par ses effectifs et son organisation ne doit jamais tirer de sa faiblesse des raisons de son inaction. Son action peut bien s’achever par une « défaite ». Mais *ces* « défaites » ne vont que favoriser la résolution de la crise idéologique. Finalement, on ne doit jamais oublier que la grande croissance quantitative du parti, la naissance du parti communiste de masse, à partir d’une certaine limite, – impossible à fixer *a priori* –

⁸ Putsch de Kapp : tentative de coup d’État par des courants conservateurs (13 au 17 mars 1920). Il est mis en échec par une grève générale appelée par les syndicats et les partis de gauche et d’extrême gauche. Occupation des usines en Italie (septembre 1920).

signifie un changement *qualitatif* de sa fonction. Elle peut maintenant entraîner *de sa propre initiative*, à une tout autre échelle qu'auparavant, les situations poussant au développement de la conscience de classe prolétarienne et avec elle nécessaires à la révolution.

Mais justement la croissance du parti, le sentiment, né avec la taille, de responsabilité envers la révolution peut conduire non seulement à une surestimation de la puissance du parti, mais aussi beaucoup plus fréquemment à une retenue dans la tactique née auparavant du sentiment de faiblesse. *Le défaitisme de la faiblesse peut facilement être relayé par un défaitisme de la force.* Surestimation et sous-estimation, aussi bien du rôle du parti dans la révolution que de la force réelle du parti sont en soi et pour soi, pareillement, de grands dangers. Mais tandis que dans la période de faiblesse organisationnelle, la surestimation mécaniste des forces révolutionnaires conscientes (putschisme) était le plus grand danger, tout au moins le lourd obstacle à l'évolution vers le communisme conscient, c'est dans les partis de masse qu'un recul vers un opportunisme craignant l'action est un danger très réel. Les partis ne croissent ni ne se renforcent mécaniquement. Si leur développement devient mécanique, un recul vers les conceptions totalement ou à demi menchevistes est inévitable. L'action, l'interaction dialectique des éléments subjectifs, l'effet dialectique réciproque du parti et de la masse sont précisément les seuls moyens d'intensifier dans les larges masses la crise du menchevisme jusqu'à ce qu'elle leur soit consciente, et ainsi de la surmonter et de bannir par là, en même temps, le menchevisme interne qu'entraîne facilement la création du parti de masse. Il nous faut là,

d'urgence, une expression internationale claire des expériences du passé et des problèmes du futur. Les conceptions qui ont eu cours jusqu'ici étaient exclusivement influencée par la prise du pouvoir en Russie, qui s'est déroulée dans des circonstances si particulières (relation à la petite-bourgeoisie, volonté de paix, question agraire) qu'elle ne peut, ni au plan théorique, ni aux plans pratique ou organisationnel, s'appliquer simplement à l'Europe centrale et occidentale. La tâche du 2^{ème} congrès fut de définir les lignes directrices organisationnelles pour la création de partis communistes de masse. Le 3^{ème} congrès est confronté à la tâche de faire de ces partis de véritables partis communistes.

III.

Ce serait s'illusionner soi-même que d'admettre que chaque parti a adhéré « sans réserve » à la III^{ème} Internationale et serait déjà un véritable parti communiste. Que ce ne soit pas le cas, c'est ce que prouvent les multiples « crises d'admission » qui ont eu lieu cette année entre les deux congrès, et qui en partie ne seront réglées qu'au 3^{ème} congrès. Cela se voit encore plus clairement que jusqu'ici dans la *question de la relation des partis (sections) à l'Internationale*.

Ce serait une auto-illusion complète, non-communiste, que de vouloir nier que cette relation est aujourd'hui assez problématique. Elle est avant tout problématique d'un point de vue technique. La liaison du comité exécutif avec les sections individuelles laisse beaucoup à désirer. On peut en conséquence beaucoup s'interroger sur l'influence de l'exécutif sur les actions, sur l'organisation effective etc. des partis ; ni la direction, ni le contrôle de la part de

l'exécutif ne fonctionnent comme elles devraient fonctionner en fait dans une Internationale. Ceci a pour une part des causes techniques : la liaison avec Moscou est difficile à établir. Mais on ne doit pas non plus fermer les yeux sur le fait que les causes de ces lacunes ne sont pas du tout des difficultés simplement techniques. Pour autant que tous les partis doivent s'efforcer d'écartier ces lacunes techniques, on ne doit pas se dissimuler que dans un monde contrerévolutionnaire, avec un accroissement probable des forces contrerévolutionnaires, ces difficultés externes vont peut-être s'accroître au fur et à mesure de la crue de la révolution. *Les véritables conditions techniques préalables au fonctionnement de la III^{ème} Internationale, seule la victoire de la révolution, la soviétisation du monde peut les créer. Mais la victoire de la révolution présuppose pour sa part une Internationale qui fonctionne.* La relation circulaire qui s'établit là est un signe clair qu'il s'agit à nouveau ici d'un problème d'interaction dialectique.

L'accent que nous mettons sur le fait qu'il s'agit d'obstacles plus profonds que ne peuvent l'être de simples difficultés techniques ne signifie pas que l'importance des questions techniques doivent être niées. Bien au contraire. Nous affirmons que la véritable suppression des difficultés technique ne peut véritablement réussir, *ne peut même être véritablement tentée*, que si les obstacles de type idéologique et de ce fait organisationnel sont surmontés. Autrement dit : les liaisons sont aujourd'hui plus dénouées et plus lâches que cela n'est causé par les difficultés techniques ; la liaison des sections et de l'exécutif pourrait être meilleure – *si les sections traitaient cela comme une question vitale dans les faits et*

pas seulement en parole. Plaide pour la justesse de cette conception le fait que la liaison des sections isolées entre elles, aussi bien pour les informations réciproques (connaissance intime des questions interne du parti, service de presse international, diffusion de littérature etc.) que pour la convention d'actions communes laisse beaucoup à désirer, bien qu'il n'y ait là en aucune façon de difficultés techniques insurmontables. Pensons à l'impossibilité de mettre en place une collaboration internationale sur la question du boycott des livraisons d'armes à la Pologne blanche à l'époque de la guerre avec la Russie soviétique. Même aujourd'hui— sans doute — dans un cas analogue, la collaboration des sections n'aurait pas l'air beaucoup plus efficace.

La crise des partis se transforme ici en une crise de l'organisation de l'internationale. *Car l'Internationale de l'action ne peut naître que comme unité des partis communistes, et les partis communistes sont dans leur nature, sous tout rapport, internationaux.* Le 2^{ème} congrès a créé pour l'Internationale le juste cadre organisationnel. On ne peut donner vie à ce cadre lui-même que par l'esprit communiste des partis singuliers. Tant que les partis doivent encore en leur propre sein surmonter le menchevisme, ils ne peuvent pas être de véritables membres d'une internationale de combat. Tant que leur nature comme parti d'un pays et leur nature comme section de l'internationale entreront obligatoirement en contradiction. Et c'est pourquoi la question doit être comprise ici dans une inexorable clarté : *la question de l'autonomie est la question de l'opportunisme ;* pour l'Internationale plus encore que pour les partis singuliers. La véritable volonté de révolution ne peut s'exprimer en

plan de l'organisation que dans la volonté de centralisme. Il semble que dans l'année écoulée, le problème du centralisme est profondément entré dans la conscience du prolétariat. Le centralisme de l'Internationale se trouve encore largement au stade de la préparation, de la propagande. Mais comme il s'agit là d'un pas nécessaire de plus sur le même chemin, les chances d'une solution révolutionnaire saine des crises internes des partis peuvent offrir les meilleures perspectives de résolution de cette question. Mais cette question ne peut pas non plus se résoudre « d'elle-même », par l'automatisme d'une évolution organique. *C'est la tâche du 3^{ème} congrès que de réaliser la clarification idéologique, la résolution à l'action, et le perfectionnement de l'organisation.* D'orienter dans la bonne direction le processus de la véritable structuration de l'Internationale et de donner l'impulsion d'une action rapide. C'est de ce point de vue qu'il faut considérer la question de la soi-disant opposition à Moscou. On ne peut pas nier que du côté de l'exécutif aussi, sur des détails (le choix de représentants etc.) ont été commises. Les directives du congrès et de ses commissions vont certainement être ici beaucoup améliorées par une expression franche, et éviter – institutionnellement – toute incompréhension pour l'avenir. Mais le point crucial de la question ne se situe pas là. Il est dans l'écart entre l'esprit révolutionnaire de l'exécutif qui aujourd'hui (pour le salut de la révolution !), en dépit de la représentation de tous les partis, se trouve fortement sous influence russe, et l'opportunisme de mainte section. C'est là que surgissent obligatoirement des conflits. Et ces conflits sont d'autant plus sains pour le développement de la révolution que

l'internationale peut y exprimer plus fermement sa volonté et sa résolution. Que cela ne « signifie » pas de dictature des russes, c'est ce qu'explique la « lettre ouverte » de l'exécutif aux travailleurs indépendants d'Allemagne (n° 14 de *Kommunistische Internationale*) de manière si convaincante que seule une délation démagogique peut encore se permettre d'en parler. La prépondérance des camarades russes leur rôle dirigeant – nécessaire – dans l'Internationale ne pourra cesser que *lorsque le prolétariat mondial leur sera égal en résolution révolutionnaire, en perspicacité révolutionnaire, en expériences révolutionnaires*. Nous espérons – et les camarades russes l'espèrent certainement au moins aussi intensément que nous – qu'il en sera bientôt ainsi. Mais pour cela, la voie juste, ce n'est pas de caqueter contre Moscou, de réclamer l'« autonomie », mais c'est l'action révolutionnaire.

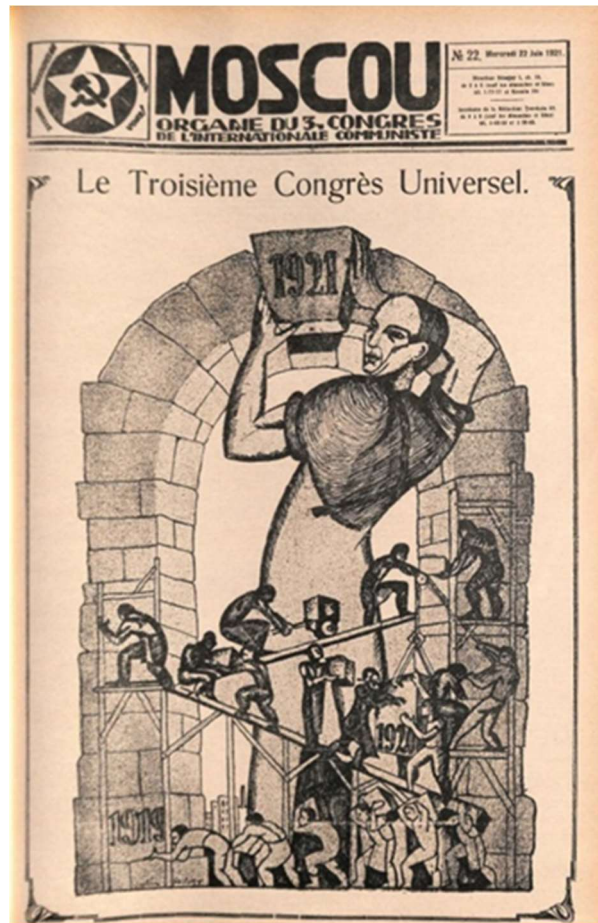
Nous espérons que le congrès va s'engager dans cette voie. Les expériences de cette année montrent combien l'action révolutionnaire est capable de nous rapprocher de la solution de questions qui sinon, semblaient insolubles, au plan théorique comme organisationnel. (Action de mars, question du KAPD). Mais en même temps, cette imprégnation réciproque de l'action et de l'organisation détermine la limite du travail d'organisation d'un congrès. Il peut mettre en route ces processus, Il peut, en aiguisant et en résolvant les conflits, favoriser de manière décisive et accélérer la clarification de la conscience révolutionnaire. Mais il ne peut pas éliminer les diversités du rythme d'évolution réellement existantes. C'est pourquoi vraisemblablement, même maintenant, certaines questions ne seront qu'« à demi résolues ». Je renvoie

– comme exemple significatif – à la relation entre organisation de jeunesse et parti.⁹ L'« autonomie » de la jeunesse était un mot d'ordre de lutte contre la pollution opportuniste des anciens partis. Un arrêt complet de cette autonomie est la conséquence nécessaire de la centralisation révolutionnaire. L'existence du danger de menchevisme interne est cependant un obstacle à la réalisation de cette orientation juste d'un point de vue communiste : l'« autonomie » de la jeunesse peut très facilement jouer un rôle important dans cette lutte. Pour de telles questions, l'exigence de la révolution est une grande souplesse dans les questions d'organisation : conformer les relations de telle sorte l'évolution soit guidée dans la bonne direction de la centralisation, mais en même temps donner à ces relations une élasticité suffisamment grande pour que le centralisme ne puisse jamais être exploité contre les intérêts de la révolution. Toute forme d'organisation n'est en effet qu'un moyen de lutte, qu'un élément de la totalité qui détermine tout, qui décide de tout : la totalité du processus révolutionnaire.

[1921]



⁹ cf. à ce sujet les essais de Lukács dans *Parti et mouvement de jeunesse*, <http://amisgeorglukacs.org/2023/01/georg-lukacs-parti-et-mouvement-de-jeunesse-1921.html>



Moscou, organe du 3^{ème} congrès de l'Internationale Communiste

Intervention à la session du 2 juillet 1921.

Président Koenen. ¹⁰ *La parole est au camarade Lukács ; à propos de cette prise de parole, il y a une déclaration de la majorité de la délégation hongroise qui confirme qu'elle ne désigne pas d'orateur pour ce débat et que le camarade Lukács ne parle qu'au nom de la minorité de la délégation hongroise. La minorité de la délégation a fait parvenir une déclaration qui dit ce qui suit :*

« Dans la session d'hier du congrès, le présidium a donné lecture d'une déclaration de la "majorité" de la délégation hongroise dans laquelle celle-ci adoptait le point de vue des suggestions allemandes d'amendement. Cette déclaration mérite quelques corrections. Dans les derniers mois sont apparues dans le PCH des divergences entre la majorité du comité central d'une part, Béla Kun et quelques-uns de ses partisans d'autre part. À l'initiative du comité central, la question a été soumise pour décision au comité exécutif de l'Internationale. Le comité exécutif a décidé que la question devrait être réglée pendant le congrès. Comme le présidium du comité exécutif a reconnu Béla Kun et ses partisans comme une fraction autonome, la délégation hongroise se compose de deux parties. En outre, les représentants envoyés avec voix délibérative de la région de Pécs-Baranya ¹¹ font également partie de cette délégation. Les partisans du groupe Béla Kun qui à l'époque attendaient cette décision à Moscou formaient une majorité numérique par rapport aux délégués du PCH. Ceux-ci n'ont pas protesté contre un tel assemblage, parce qu'un accord avait été trouvé

¹⁰ Wilhelm Koenen, communiste allemand (1886-1963).

¹¹ Région située au sud de la Hongrie.

pour que les deux fractions disposent du même nombre de voix. On ne peut pas dans ces circonstances parler d'une majorité de la délégation hongroise.

Les délégués soussignés du PCH se placent au plan des principes sur le terrain des thèses russes. Mais ils veulent dans la commission agir de telle sorte que les orientations dirigées contre les centristes et demi-centristes expriment seulement l'accent mis sur le rôle du parti dans la révolution, de l'importance de la discipline révolutionnaire, d'une manière qui exclue toute malentendu.

Le président de la délégation hongroise :

Eugène Landler.

Johann Hirossik, Albert Király,¹² Georg Lukács.

Lukács (PCH) :

Camarades, les représentants du Parti Communiste Hongrois, « fraction minoritaire », qui ont déposé cette déclaration, se placent fondamentalement sur le terrain des thèses que le parti russe a présentées. Mais ils sont d'avis qu'il y a dans ces thèses certains passages qui, sans soutenir des tendances centristes ou demi-centristes, sont pourtant susceptibles de la part de ces tendances d'être éventuellement mésinterprétées comme telles. C'est pourquoi nous ferons des suggestions d'amendements dans ce sens, et soutiendrons des suggestions analogues. Cela ne signifie donc pas que nous réprouvions toutes les propositions d'amendements déposées ici, mais que nous ne pouvons pas nous y rallier totalement.

Nous voulons principalement préciser notre point de vue en ce qui concerne le rôle du parti dans la révolution. C'est

¹² Jenő Landler (1875-1928), Albert Király (1883-1923).

le problème de tactique le plus essentiel, et il est essentiellement lié à l'action de mars. Il est de ce fait compréhensible que presque tout ce qui a été dit ici ait tourné autour de l'action de mars, de manière positive ou négative, pour l'approuver ou pour la rejeter. Il s'agit cependant à propos de l'action de mars de deux questions de principe, théorique et aussi tactique, indissociables : 1) la nature réelle de ce qu'il y a dans l'action de mars, et ce que nous devons en retenir. 2) Comment l'action de mars a été conduite et justifiée par ses initiateurs ? Il faut constater ici un phénomène particulier. Alors que nous pouvons observer par ailleurs que des entreprises putschistes étaient *a posteriori* fondées d'un point de vue marxiste, un grand mouvement de masse révolutionnaire qui était un pas essentiel en avant a été présenté comme s'il s'était agi d'un putsch. L'égarement théorique résulte de la théorie qui a été construite autour de l'action de mars. Je veux vous lire quelques citations issues du recueil de documents, et qui caractérisent une conception totalement putschiste, mais qui n'a rien à voir avec l'action de mars elle-même. Cela donne dans un passage du recueil : « Mais quand le prolétariat passe à l'offensive, la réaction n'a pas le temps d'armer ces masses dispersées et de les regrouper en temps utile. »

Quand le camarade Pogány¹³ prétend que le chômage correspond économiquement à la séparation des producteurs des moyens de production dans la période d'accumulation primitive, c'est une absurdité totale. L'ouvrier dans l'entreprise est exactement tout autant séparé économiquement des moyens de production que le

¹³ József Pogány, (1886-1938), ancien commissaire du peuple de la République des conseils. Arrêté et exécuté en 1938 par le NKVD.

chômeur. L'esprit de cette conception putschiste s'exprime le plus clairement dans le passage suivant :

« Le mot d'ordre du parti ne peut donc pas être autre chose que : offensive, offensive à tout prix, par tous les moyens dans cette situation où s'offrent de sérieuses possibilité de succès. »

(*Pogány* : vous citez mal.)

(*Radek*¹⁴ : Cela figure dans l'article de Lukács dans l'*Internationale*.)

Lukács : Je continue. Ce même article prétend qu'il se serait agi d'une action partielle, et cette action partielle est dans son objectif, définie comme suit :

« Le but final qu'elle se fixe, ce n'est cependant pas la conquête du pouvoir, mais simplement le désarmement de la bourgeoisie et l'armement du prolétariat. » C'est ainsi que le problème le plus important que recèle l'action de mars se trouve complètement obscurci, car de quoi s'agit-il dans l'action de mars ? Qu'y a-t-il de spécial dans la situation de l'Allemagne par rapport à tous les autres pays ? Premièrement, le fait qu'il y a en Allemagne un parti communiste qui est un parti de masse beaucoup plus solide que les partis d'autres pays. Il en résulte pour ce parti de grands devoirs. De l'autre côté, il y a les organisations ouvrières contrerévolutionnaires. Les thèses placent les syndicats qui sont entre les mains d'une direction contrerévolutionnaire à peu près sur la même ligne que les partis ouvriers contrerévolutionnaires, alors que la fonction de ces partis ouvriers est essentiellement différente et plus dangereuse que celle des syndicats

¹⁴ Karl Radek : (1885-1939) dirigeant du Komintern.

contrerévolutionnaires. Cette différence s'exprime déjà dans notre position différente à leur égard. En bref : nous voulons arracher les syndicats des mains des sociaux-démocrates et des centristes, alors que nous voulons ruiner, anéantir les partis droitiers et centristes. Il s'agit donc dans les deux cas de quelque chose de tout autre. L'essentiel de la différence réside dans l'impact. L'impact contrerévolutionnaire des syndicats culmine dans la tendance à dépolitiser le mouvement ; ils rendent les masses ouvrières politiquement désorganisées, amorphes. De ce fait, ils peuvent certes très souvent dissuader les masses d'actions spontanées, mais leur fonction la plus importante consiste à induire en erreur, à saboter les actions déjà enclenchées. Les partis ouvriers contre-révolutionnaires donnent en revanche à leurs adhérents une orientation réactionnaire bien définie, politiquement claire. Par là, ils peuvent même entraver des actions de masse spontanées possibles, et même la possibilité que le prolétariat en arrive à une fermentation telle que le parti communiste pourrait alors l'exploiter pour poursuivre la révolution. En Allemagne, il y a déjà eu avant la révolution une certaine différenciation dans les partis ouvriers. Elle s'est renforcée pendant la révolution, elle a dynamisé des pans importants, et tout particulièrement ceux qui étaient politiquement les plus intéressés, non seulement dans l'esprit révolutionnaire, non seulement dans le parti communiste, mais aussi dans l'USPD et le SPD. Cette différenciation s'est fortement consolidée et elle est établie aux plan idéologique et organisationnel dans les partis, tandis que nous ne remarquons pas de différenciation figée de la sorte dans les masses organisées seulement dans les syndicats, ou là où les luttes

idéologiques, tactiques, n'ont pas encore produit d'effet aussi profond. Nous voyons cette différence dans quelques régions où, en dépit des syndicats contre-révolutionnaires, de puissantes actions spontanées peuvent éclater. De cela résulte le problème spécial auquel est confronté maintenant le VKPD.

La propagande, et même des appels à des actions ne peuvent pas suffire à ces fins, parce que l'on ne s'adresse plus à une masse politique amorphe, parce qu'il n'y a plus seulement là les syndicats qui veulent dépolitiser le monde ouvrier, mais des organisations de travail contre-révolutionnaires avec des programmes politiques bien définis. C'est là que le VKPD a dû engager des actions parce qu'il n'était possible d'arracher ces masses idéologiquement bloquées, politiquement liées, que par des actions à son initiative. De plus, il y a des actions partielles. Parmi les actions partielles, nous ne pouvons cependant en aucune façon prendre en compte des actions dont le but serait par exemple de désarmer la bourgeoisie et d'armer le prolétariat. Nous devons avoir ce mot d'ordre à l'esprit comme but à la fin du combat. Nous devons travailler pour que les mouvements aboutissent à l'armement du prolétariat. Mais nous ne pouvons pas aujourd'hui engager des actions avec ce mot d'ordre, parce que les masses devenues contrerévolutionnaires ne sont pas accessibles à ces mots d'ordre. Nous devons rattacher les actions partielles aux questions du jour ; nous devons en l'occurrence prendre l'initiative, et donc l'offensive afin de mettre les masses en mouvement, en fermentation, non seulement par l'explication, mais aussi par des actions, par l'action du VKPD. Si ce mouvement est déclenché, si les masses sont arrachées aux

organisations ouvrières contrerévolutionnaires, alors il est possible d'en arriver à d'autres mots d'ordre, plus avancés. La grande erreur a consisté en ce que l'action a commencé avec les mots d'ordre éventuel de fin, et n'a donc, de ce fait, pas atteint ce qui pouvait être atteint. Ce fut la fausse approche théorique d'une fraction de la direction du parti qui n'a pas compris le problème qu'il y avait derrière l'action. C'est dans cette perspectives que nous ferons des propositions d'amendements que nous vous diffuserons.

(Vibrante approbation).





Des ouvriers communistes arrêtés par l'armée pendant l'action de mars 1921.

Annexe.

Les enseignements de l'Action de Mars ¹⁵

L'action de mars fut une lutte imposée au Parti Communiste Unifié l'Allemagne par l'attaque du gouvernement contre le prolétariat de l'Allemagne centrale.

Au cours de ce premier grand combat que le Parti Communiste Unifié eut à soutenir après sa formation, il commit une série de fautes dont la principale consista en ce que, au lieu de faire clairement ressortir le caractère défensif de cette lutte, par son cri d'offensive, il fournit aux ennemis sans scrupules du prolétariat, à la bourgeoisie, au parti social-démocrate et au parti indépendant un prétexte pour dénoncer le parti unifié au prolétariat comme un fauteur de putsch. Cette faute fut encore exagérée par un certain nombre de camarades du parti, représentant l'offensive comme la méthode essentielle de lutte du Parti Communiste Unifié d'Allemagne dans la situation actuelle. Les organes officiels du parti, comme son président, le camarade Brandler, ¹⁶ se sont déjà élevés contre ces fautes.

Le 3^{ème} Congrès de l'Internationale Communiste considère l'action de mars du Parti Communiste Unifié d'Allemagne comme un pas en avant. Le Congrès est d'avis que le Parti Communiste Unifié sera d'autant plus en mesure d'exécuter avec succès ses actions de masses qu'il saura mieux adapter à l'avenir ses mots d'ordre de combat à la situation réelle, qu'il étudiera plus soigneusement cette situation. et qu'il agira avec plus d'unité.

Le Parti Communiste Unifié d'Allemagne, dans l'intérêt d'une appréciation minutieuse des possibilités de lutte devra prendre attentivement en considération les faits et les réflexions et peser

¹⁵ *Thèse sur la tactique*, § 7, 3^{ème} congrès, in *Manifestes, Thèses et résolutions des quatre premiers congrès mondiaux de l'Internationale Communiste*, Paris, Librairie du Travail, juin 1934, réimpression en fac-similé François Maspero, 1969, p. 102.

¹⁶ Heinrich Brandler (1881-1967)

soigneusement le bien-fondé des opinions qui indiquent les difficultés de l'action. Mais dès l'instant où une action a été décidée par les autorités du parti, tous les camarades doivent se soumettre aux décisions du parti et exécuter ces actions. La critique de ces actions ne peut commencer qu'après qu'elles soient terminées et elle ne doit être exercée qu'à l'intérieur du parti et de ses organes et en prenant en considération la situation dans laquelle se trouve le parti par rapport à l'ennemi de classe.

Du fait que Lévi ¹⁷ a méconnu ces exigences évidentes de la discipline et les conditions posées à la critique du parti, le Congrès approuve son exclusion du parti et considère comme inadmissible toute collaboration politique des membres de l'Internationale Communiste avec lui.



¹⁷ Paul Levi (1883-1930), avocat et militant communiste allemand. Dirigeant du KPD, il organise l'exclusion de la gauche antiparlementaire (KAPD), puis le congrès d'unification. En désaccord avec la politique qu'il juge « putschiste » de l'Internationale, il quitte la présidence du KPD en février 1921. L'Internationale décide son exclusion après l'action de mars.

Table des matières

<i>À la veille du III^{ème} congrès.</i>	5
I.	7
II.	9
III.	18
<i>Intervention à la session du 2 juillet 1921.</i>	25
<i>Annexe</i>	33
Les enseignements de l'Action de Mars	33